

## LXXXVIII. — CÉCILY.



AVANT de faire assister le lecteur à l'entretien de madame Séraphin et de madame Pipelet, nous le viendrons qu'Anastasic, sans suspecter le moins du monde la vertu et la dévotion du notaire, blâmait extrêmement la sévérité qu'il avait déployée à l'égard de Louise Morel et de Germain ; naturellement la portière enveloppait madame Séraphin dans la même réprobation ; mais, en habile politique, madame Pipelet, pour des raisons que nous dirons plus bas, dissimulait son éloignement pour la femme de charge sous l'accueil le plus cordial.

Après avoir formellement désapprouvé l'indigne conduite de Cabrion, madame Séraphin reprit :

« Ah ça ! que devient donc M. Bradamanti (*Polidori*) ? Hier soir je lui écris, pas de réponse ; ce matin je viens pour le trouver, personne... J'espère qu'à cette heure j'aurai plus de bonheur. »

Madame Pipelet feignit la contrariété la plus vive.

« Ah ! par exemple, s'écria-t-elle, faut avoir du guignon !

— Comment ?

— M. Bradamanti n'est pas encore rentré.

— C'est insupportable !

— Hein ! est-ce tannant, ma pauvre madame Séraphin !

— Moi qui ai tant à lui parler !

— Si ça n'est pas comme un sort !

— D'autant plus qu'il faut que j'invente des prétextes pour venir ici ; car si M. Ferrand se doutait jamais que je connais un charlatan, lui qui est si dévot... si scrupuleux... vous jugez... quelle scène !

EGG. SUE. — MYSTÈRES DE PARIS.

— C'est comme Alfred : il est si bégueule, si bégueule, qu'il s'effarouche de tout...

— Et vous ne savez pas quand il rentrera, M. Bradamanti ?

— Il a donné rendez vous à quelqu'un pour six ou sept heures du soir ; car il m'a priée de dire à la personne qu'il attend de repasser s'il n'était pas encore rentré... Revenez dans la soirée, vous serez sûre de le trouver. »

Et Anastasic ajouta mentalement : « Compte là-dessus, dans une heure il sera en route pour la Normandie.

— Je reviendrai donc ce soir, » dit madame Séraphin d'un air contrarié. Puis elle ajouta : « J'avais autre chose à vous dire, ma chère madame Pipelet... Vous savez ce qui est arrivé à cette drôlesse de Louise, que tout le monde croyait si honnête ?



— Ne m'en parlez pas, répondit madame Pipelet en levant les yeux avec componction, ça fait dresser les cheveux sur la tête.

— C'est pour vous dire que nous n'avons plus de servante, et que si par hasard vous entendiez parler d'une jeune fille bien sage, bien bonne travailleuse, bien honnête, vous seriez très-aimable de

me l'adresser. Les excellents sujets sont si difficiles à rencontrer qu'il faut se mettre en quête de vingt côtés pour les trouver...

— Soyez tranquille, madame Séraphin... Si j'entends parler de quelqu'un, je vous préviendrai... Écoutez donc, les bonnes places sont aussi rares que les bons sujets. »

Puis Anastasie ajouta, toujours mentalement :

« Plus souvent que je t'enverrai une pauvre fille pour qu'elle crève de faim dans ta baraque ! Ton maître est trop avare et trop méchant ; dénoncer du même coup cette pauvre Louise et ce pauvre M. Germain !

— Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit madame Séraphin, combien notre maison est tranquille ; il n'y a qu'à gagner pour une jeune fille à être en place chez nous, et il a fallu que cette Louise fût un mauvais sujet incarné pour avoir mal tourné, malgré les bons et saints conseils que lui donnait M. Ferrand...

— Bien sûr... aussi fiez-vous à moi ; si j'entends parler d'une jeunesse comme il vous en faut, je vous l'adresserai tout de suite...

— Il y a encore une chose, reprit madame Séraphin : M. Ferrand tiendrait, autant que possible, à ce que cette servante n'eût pas de famille, parce qu'ainsi, vous comprenez, n'ayant pas d'occasion de sortir, elle risquerait moins de se déranger ; de sorte que, si par hasard cela se trouvait, monsieur préférerait une orpheline, je suppose... d'abord parce que ça serait une bonne action, et puis parce que, je vous l'ai dit, n'ayant ni tenants ni aboutissants, elle n'aurait aucuns prétextes pour sortir. Cette misérable Louise est une fière leçon pour monsieur... allez.. ma pauvre madame Pipelet ! C'est ce qui maintenant le rend si difficile sur le choix d'une domestique. Un tel esclandre dans une pieuse maison comme la nôtre... quelle horreur ! Allons ! à ce soir ; en montant chez M. Bradamanti, j'entrerai chez la mère Burette...

— A ce soir, madame Séraphin, et vous trouverez M. Bradamanti, pour sûr. »

Madame Séraphin sortit.

« Est-elle acharnée après Bradamanti ! dit madame Pipelet ; qu'est-ce qu'elle peut lui vouloir ? Et lui, est-il acharné à ne pas la voir avant son départ pour la Normandie !... J'avais une fière peur qu'elle ne s'en allât pas, la Séraphin, d'autant plus que M. Bradamanti attend la dame qui est déjà venue hier soir ; je n'ai pas pu bien la voir, mais cette fois-ci je vas joliment tâcher de la dévisager... ni plus ni moins que l'autre jour la particulière de ce commandant de deux liards... Il n'a pas remis les pieds ici ! Pour lui apprendre, je vas lui brûler son bois... oui,

je le brûlerai, tout ton bois ! freluquet manqué... va donc !... avec tes mauvais douze francs et ta robe de chambre de ver luisant... Ça t'a servi à grand-chose... Mais qu'est-ce que c'est que cette dame de Bradamanti ? Une bourgeoise ou une femme du commun ? Je voudrais bien savoir, car je suis curieuse comme une pie... ça n'est pas ma faute, le bon Dieu m'a faite comme ça. Qu'il s'arrange !... voilà mon caractère. Tiens... une idée... et fameuse encore, pour savoir son nom, à cette dame ! il faudra que j'essaye... Mais qui est-ce qui vient là ?... Ah ! c'est mon roi des locataires... Salut ! M. Rodolphe, » dit madame Pipelet en se mettant *au port d'armes*, le revers de sa main gauche à sa perruque.

C'était en effet Rodolphe ; il ignorait encore la mort de M. d'Harville.

« Bonjour, madame Pipelet, dit-il en entrant. Mademoiselle Rigolette est-elle chez elle ? J'ai à lui parler.

— Elle ? ce pauvre petit chat, est-ce qu'elle n'y est pas toujours ? Et son travail, donc ! Est-ce qu'elle chôme jamais ?...

— Et comment va la femme de Morel ? Reprend-elle un peu courage ?

— Oui, M. Rodolphe ; dame ! grâce à vous ou au protecteur dont vous êtes l'agent, elle et ses enfants sont si heureux maintenant ! Ils sont comme des poissons dans l'eau ; ils ont du feu, de l'air, de bons lits, une bonne nourriture, une garde pour les soigner, sans compter mademoiselle Rigolette qui, tout en travaillant comme un petit castor, et sans avoir l'air de rien, ne les perd pas de l'œil, allez !... Et puis il est venu de votre part un médecin nègre voir la femme de Morel... Eh, eh, eh ! dites donc, M. Rodolphe, je me suis dit à moi-même : Ah ça ! mais c'est donc le médecin des charbonniers, ce moricaud-là ? Il peut leur tâter le pouls sans se salir les mains ; c'est égal ; la couleur n'y fait rien ; il paraît qu'il est fameux médecin, tout de même ! Il a ordonné une potion à la femme Morel, qui l'a soulagée tout de suite.

— Pauvre femme ! elle doit être toujours bien triste...

— Oh oui ! M. Rodolphe... que voulez-vous ?... Avoir son mari fou... et puis sa Louise en prison... Voyez-vous, sa Louise, c'est son crève-cœur ! pour une famille honnête... c'est terrible... Et quand je pense que tout à l'heure la mère Séraphin, la femme de charge du notaire, est venue ici dire des horreurs de cette pauvre fille... Si je n'avais pas eu un goujon à lui faire avaler, à la Séraphin, ça ne se serait pas passé comme ça... mais pour le quart d'heure j'ai filé doux... Est-ce qu'elle n'a pas eu le front de venir

me demander si je ne connaissais pas une jeunesse pour remplacer Louise chez ce grigou de notaire?... Sont-ils roués et avarés!... Figurez-vous qu'ils veulent une orpheline pour servante, si ça se rencontre. Savez-vous pourquoi, M. Rodolphe? C'est sensé parce qu'une orpheline, n'ayant pas de parents, n'a pas occasion de sortir pour les voir, et qu'elle est bien plus tranquille. Mais ça n'est pas ça, c'est une frime... La vérité vraie est qu'ils voudraient empauvre une pauvre fille qui ne tiendrait à rien de rien, parce que, n'ayant personne pour la conseiller, ils la grugeraient sur ses gages tout à leur aise... Pas vrai, M. Rodolphe?

— Oui... oui..., » répondit celui-ci d'un air préoccupé.

Apprenant que madame Séraphin cherchait une orpheline pour remplacer Louise comme servante auprès de M. Ferrand, Rodolphe entrevoyait dans cette circonstance un moyen peut-être certain d'arriver à la punition du notaire. Pendant que madame Pipelet parlait, il modifiait donc peu à peu le rôle qu'il avait jusqu'alors dans sa pensée destiné à Cécily, principal instrument du juste châtement qu'il voulait infliger au bourreau de Louise Morel.

« J'étais bien sûre que vous penseriez comme moi, reprit madame Pipelet; oui, je le répète, ils ne veulent chez eux une jeunesse isolée que pour roguer ses gages; aussi, plutôt mourir que de leur adresser quelqu'un. D'abord je ne connais personne... mais je connaissais n'importe qui, que je l'empêcherais bien d'entrer jamais dans une pareille baraque. N'est-ce pas, M. Rodolphe, que j'aurais raison?

— Madame Pipelet, voulez-vous me rendre un grand service?

— Dieu de Dieu! M. Rodolphe... faut-il me jeter en travers du feu, friser ma perruque avec de l'huile bouillante? Aimez-vous mieux que je morde quelqu'un?... Parlez... je suis tout à vous... moi et mon cœur nous sommes vos esclaves... excepté pour ce qui serait de faire des traits à Alfred...

— Rassurez-vous, madame Pipelet... voilà de quoi il s'agit... J'ai à placer une jeune orpheline... elle est étrangère... elle n'était jamais venue à Paris et je voudrais la faire entrer chez M. Ferrand...

— Vous me suffoquez!... comment! dans cette baraque, chez ce vieil avare...!

— C'est toujours une place... Si la jeune fille dont je vous parle ne s'y trouve pas bien, ellé en sortira plus tard... mais au moins elle gagnera tout de suite de quoi vivre... et je serai tranquille sur son compte...

— Dame! M. Rodolphe, ça vous regarde, vous êtes prévenu... Si, malgré ça, vous trouvez la place

bonne... vous êtes le maître... Et puis aussi, faut être juste, par rapport au notaire, s'il y a du contre, il y a du pour... Il est avare comme un chien, dur comme un âne, bigot comme un sacristain, c'est vrai... mais il est honnête homme comme il n'y en a pas... Il donne peu de gages... mais il les paye rubis sur l'ongle... La nourriture est mauvaise... mais elle est tous les jours la même chose... Enfin, c'est une maison où il faut travailler comme un cheval, mais c'est une maison on ne peut pas plus embêtante... où il n'y a jamais de risque qu'une jeune fille prenne des *allures*... Louise, c'est un hasard!

— Madame Pipelet! je vais confier un secret à votre honneur.

— Foi d'Anastasie Pipelet, née Galimard, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel... et qu'Alfred ne porte que des habits verts... je serai muette comme une tanche...

— Il ne faudra rien dire à M. Pipelet!

— Je le jure sur la tête de mon vieux chéri... si le motif est honnête...

— Ah! madame Pipelet!

— Alors nous lui en ferons voir de toutes les couleurs; il ne saura rien de rien; figurez-vous que c'est un enfant de six mois, pour l'innocence et la malice.

— J'ai confiance en vous. Écoutez-moi donc.

— C'est entre nous à la vie, à la mort, mon roi des locataires... Allez votre train.

— La jeune fille dont je vous parle a fait une faute...

— Connu!... si je n'avais pas à quinze ans épousé Alfred, j'en aurais peut-être commis des cinquantes... des centaines de fautes! Moi, telle que vous me voyez... j'étais un vrai salpêtre déchainé, nom d'un petit bonhomme! Heureusement Pipelet m'a éteinte dans sa vertu... sans ça... j'aurais fait des folies pour les hommes. C'est pour vous dire que si votre jeune fille n'en a commis qu'une *de* faute... il y a encore de l'espoir

— Je le crois aussi. Cette jeune fille était servante, en Allemagne, chez une de mes parentes; le fils de cette parente a été le complice de la faute; vous comprenez?

— *Allulz* donc!... je comprends... comme si je l'aurais faite, la faute.

— La mère a chassé la servante; mais le jeune homme a été assez fou pour quitter la maison paternelle et pour amener cette pauvre fille à Paris.

— Que voulez-vous?... ces jeunes gens...

— Après le coup de tête sont venues les réflexions, réflexions d'autant plus sages, que le peu d'argent qu'il possédait était mangé. Mon jeune parent s'est

adressé à moi ; j'ai consenti à lui donner de quoi retourner auprès de sa mère, mais à condition qu'il laisserait ici cette fille et que je tâcherais de la placer.

— Je n'aurais pas mieux fait pour mon fils... si Pipelet s'était plu à m'en accorder un...

— Je suis enchanté de votre approbation ; seulement, comme la jeune fille n'a pas de répondants et qu'elle est étrangère, il est très-difficile de la placer... Si vous vouliez dire à madame Séraphin qu'un de vos parents, établi en Allemagne, vous a adressé et recommandé cette jeune fille, le notaire la prendrait peut-être à son service, j'en serais doublement satisfait. Cécily, elle s'appelle ainsi, Cécily n'ayant été qu'égarée, se corrigerait certainement dans une maison aussi sévère que celle du notaire... C'est pour cette raison surtout que je tiendrais à la voir, cette jeune fille, entrer chez M. Jacques Ferrand ; je n'ai pas besoin de vous dire que présentée par vous... personne si respectable...

— Ah ! M. Rodolphe...

— Si estimable...

— Ah ! mon roi des locataires...

— Que cette jeune fille, enfin, recommandée par vous, serait certainement acceptée par madame Séraphin, tandis que présentée par moi...

— Connu ! c'est comme si je présentais un petit jeune homme ! Eh bien ! tope... ça me chausse... allez donc !... enfoncée la Séraphin ! Tant mieux, j'ai une dent contre elle ; je vous répons de l'affaire, M. Rodolphe ! Je lui ferai voir des étoiles en plein midi ; je lui dirai que depuis je ne sais combien de temps j'ai une cousine établie en Allemagne, une Galimard ; que je viens de recevoir la nouvelle qu'elle est défunte, comme son mari, et que leur fille, qui est orpheline, va me tomber sur le dos d'un jour à l'autre.

— Très-bien... vous conduirez vous-même Cécily chez M. Ferrand sans en reparler davantage à madame Séraphin. Comme il y a vingt ans que vous n'avez vu votre cousine, vous n'aurez rien à répondre, si ce n'est que, depuis son départ pour l'Allemagne, vous n'avez eu d'elle aucune nouvelle.

— Ah çà ! mais si la jeunesse ne baragouine que l'allemand ?

— Elle parle parfaitement français ; je lui ferai sa leçon ; ne vous occupez de rien, sinon de la recommander très-instamment à madame Séraphin ; ou plutôt, j'y songe, non... car elle soupçonnerait peut-être que vous voulez lui forcer la main... Vous le savez, souvent il suffit qu'on demande quelque chose pour qu'on vous refuse...

— À qui le dites-vous ?... C'est pour ça que j'ai toujours rembaré les enjôleurs. S'ils ne m'avaient rien demandé... je ne dis pas...

— Cela arrive toujours ainsi... Ne faites donc aucune proposition à madame Séraphin, et voyez-la venir... Dites-lui seulement que Cécily est orpheline, étrangère, très-jeune, très-jolie, qu'elle va être pour vous une bien lourde charge, et que vous ne ressentez pour elle qu'une très-médiocre affection, vu que vous étiez brouillée avec votre cousine, et que vous ne concevez rien au *cadeau* qu'elle vous fait là...

— Dieu de Dieu ! que vous êtes malin !... Mais soyez tranquille, à nous deux nous faisons la paire. Dites donc, M. Rodolphe, comme nous nous entendons bien... nous deux !... Quand je pense que si vous aviez été de mon âge dans le temps où j'étais un vrai salpêtre... ma foi, je ne sais pas... et vous ?

— Chut !... Si M. Pipelet...

— Ah ! bien oui ! Pauvre cher homme, il pense bien à la gaudriole ! Vous ne savez pas... une nouvelle infamie de ce Cabrion ?... Mais je vous dirai cela plus tard... Quant à votre jeune fille, soyez calme... je gage que j'amène la Séraphin à me demander de placer ma parente chez eux.

— Si vous y réussissez, ma chère madame Pipelet, il y a cent francs pour vous. Je ne suis pas riche, mais...

— Est-ce que vous vous moquez du monde, M. Rodolphe ? Est-ce que vous croyez que je fais ça par intérêt ? Dieu de Dieu !... c'est de la pure amitié... Cent francs !

— Mais jugez donc que si j'avais longtemps cette jeune fille à ma charge, cela me coûterait bien plus que cette somme... au bout de quelques mois...

— C'est donc pour vous rendre service que je prendrai les cent francs, M. Rodolphe ; mais c'est un fameux quine à la loterie pour nous que vous soyez venu dans la maison. Je puis le crier sur les toits, vous êtes le roi des locataires... Tiens, un fiacre ! C'est sans doute la petite dame de M. Bradamanti... Elle est venue hier, je n'ai pas pu bien la voir... Je vas lanterner à lui répondre pour la bien dévisager ; sans compter que j'ai inventé un moyen pour savoir son nom... Vous allez me voir *travailler*... ça vous amusera.

— Non, non, madame Pipelet, peu m'importent le nom et la figure de cette dame, dit Rodolphe en se reculant dans le fond de la loge.

— Madame ! cria Anastasie en se précipitant au-devant de la personne qui entrait, où allez-vous, madame ?

— Chez M. Bradamanti, dit la femme visiblement contrariée d'être ainsi arrêtée au passage.

— Il n'y est pas...

— C'est impossible, j'ai rendez-vous avec lui.

— Il n'y est pas...

— Vous vous trompez...

— Je ne me trompe pas du tout... dit la portière en manœuvrant toujours habilement afin de distinguer les traits de cette femme. M. Bradamanti est sorti, bien sorti, très-sorti... c'est-à-dire... excepté pour une dame...

— Eh bien ! c'est moi... vous m'impatientez... laissez-moi passer.

— Votre nom, madame ?... Je verrai bien si c'est le nom de la personne que M. Bradamanti m'a dit de laisser entrer. Si vous ne portez pas ce nom-là... il faudra que vous me passiez sur le corps pour monter...

— Il vous a dit mon nom ! s'écria la femme avec autant de surprise qu'd'inquiétude.

— Oui, madame...

— Quelle imprudence ! » murmura la jeune femme. Puis, après un moment d'hésitation, elle ajouta impatientement, à voix basse, et comme si elle eût craint d'être entendue : « Eh bien ! je me nomme madame d'Orbigny. »

A ce nom, Rodolphe tressaillit.

C'était le nom de la belle-mère de madame d'Harville.

Au lieu de rester dans l'ombre, il s'avança, et, à la lueur du jour et de la lampe, il reconnut facilement cette femme, grâce au portrait que Clémence lui en avait plus d'une fois tracé.

« Madame d'Orbigny ? répéta madame Pipelet, c'est bien ça le nom que m'a dit M. Bradamanti ; vous pouvez monter, madame. »

La belle-mère de madame d'Harville passa rapidement devant la loge.

« Et alllllez donc ! s'écria la portière d'un air triomphant, enfoncée la bourgeoise !... Je sais son nom, elle s'appelle d'Orbigny... pas mauvais le moyen, hein, M. Rodolphe ? Mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous voilà tout pensif !

— Cette dame est déjà venue voir M. Bradamanti ? demanda Rodolphe à la portière.

— Oui. Hier soir, dès qu'elle a été partie, M. Bradamanti est tout de suite sorti, afin d'aller probablement retenir sa place à la diligence pour aujourd'hui ; car hier, en revenant, il m'a priée d'accompagner ce matin sa malle jusqu'au bureau des voitures, parce qu'il ne se fiait pas à ce petit gueux de Tortillard.

— Et où va M. Bradamanti ? le savez-vous ?

— En Normandie... route d'Alençon. »

Rodolphe se souvint que la terre des Aubiers, qu'habitait M. d'Orbigny, était située en Normandie.

Plus de doute, le charlatan se rendait auprès du père de Clémence, nécessairement dans de sinistres intentions.

« C'est son départ, à M. Bradamanti, qui va joliment *ostiner* la Séraphin ! reprit madame Pipelet. Elle est comme une enragée pour voir M. Bradamanti, qui l'évite le plus qu'il peut ; car il m'a bien recommandé de lui cacher qu'il partait ce soir à six heures : ainsi, quand elle va revenir, elle trouvera visage de bois ! Je profiterai de ça pour lui parler de votre jeunesse. A propos, comment donc qu'elle s'appelle... *Cicé*... ?

— Cécily...

— C'est comme qui dirait Cécile avec un *i* au bout. C'est égal, faudra que je mette un morceau de papier dans ma tabatière pour me rappeler ce diable de nom-là... *Cici*... *Caci*... *Cécily*, bon, m'y voilà !

— Maintenant, je monte chez mademoiselle Rigolette, dit Rodolphe à madame Pipelet en sortant de la loge.

— Et en redescendant, M. Rodolphe, est-ce que vous ne direz pas bonjour à ce pauvre vieux chéri ? Il a bien du chagrin, allez ! il vous contera cela... Ce monstre de Cabrion... a encore fait des siennes...

— Je prendrai toujours part aux chagrins de votre mari, madame Pipelet... »

Et Rodolphe, singulièrement préoccupé de la visite de madame d'Orbigny à Polidori, monta chez mademoiselle Rigolette.

## LXXXIX. — LE PREMIER CHAGRIN DE RIGOLETTE.



La chambre de Rigolette brillait toujours de la même propreté coquette; la grosse montre d'argent, placée sur la cheminée dans un cartel de buis, marquait quatre heures; la rigueur du froid ayant cessé, l'économe ouvrière n'avait pas allumé son poêle.

A peine de la fenêtre apercevait-on un coin de ciel bleu à travers la masse irrégulière de toits, de mansardes et de hautes cheminées, qui de l'autre côté de la rue formait l'horizon.

Tout à coup un rayon de soleil, pour ainsi dire égaré, glissant entre deux pignons élevés, vint pendant quelques instants empourprer d'une teinte resplendissante les carreaux de la chambre de la jeune fille.

Rigolette travaillait assise à côté de la croisée : le doux clair-obscur de son charmant profil se détachait alors sur la transparence lumineuse de la vitre comme un camée d'une blancheur rosée sur un fond vermeil.

De brillants reflets couraient sur sa noire chevelure, tordue derrière sa tête, et nuançaient d'une chaude couleur d'ambre l'ivoire de ses petites mains laborieuses, qui maniaient l'aiguille avec une incomparable agilité.

Les longs plis de sa robe brune, sur laquelle tranchait la dentelure d'un tablier vert, cachaient à demi son fauteuil de paille; ses deux jolis pieds, toujours parfaitement chaussés, s'appuyaient au rebord d'un tabouret placé devant elle.

Ainsi qu'un grand seigneur s'amuse quelquefois par caprice à cacher les murs d'une chaumière sous

d'éblouissantes draperies, un moment le soleil couchant illumina cette chambrette de mille feux chatoyants, moira de reflets dorés les rideaux de perse grise et verte, fit étinceler le poli des meubles de noyer, miroiter le carrelage du sol comme du cuivre rouge, et entourra d'un grillage d'or la cage des oiseaux de la grisette.

Mais hélas ! malgré la joyeuseté provoquante de ce rayon de soleil, les deux canaris mâle et femelle voletaient d'un air inquiet, et, contre leur habitude, ne chantaient pas.

C'est que, contre son habitude aussi, Rigolette ne chantait pas...

Tous trois ne gazouillaient guère les uns sans les autres. Presque toujours le chant frais et matinal de celle-ci donnait l'éveil aux chansons de ceux-là, qui, plus paresseux, ne quittaient pas leur nid de si bonne heure.

C'étaient alors des défis, des luttes de notes claires, sonores, perlées, argentines, dans lesquelles les oiseaux ne remportaient pas toujours l'avantage.

Rigolette ne chantait plus... parce que, pour la première fois de sa vie, elle éprouvait un *chagrin*.

Jusqu'alors, l'aspect de la misère des Morel l'avait souvent affectée, mais de tels tableaux sont trop familiers aux classes pauvres pour leur causer des ressentiments très-durables.

Après avoir presque chaque jour secouru ces malheureux autant qu'elle le pouvait, sincèrement pleuré avec eux et sur eux, la jeune fille se sentait à la fois émue et satisfaite... Émue de ces infortunés... satisfaite de s'y être montrée pitoyable.

Mais ce n'était pas là un *chagrin*.

Bientôt la gaieté naturelle du caractère de Rigolette reprenait son empire... Et puis, sans égoïsme, mais par un simple fait de comparaison, elle se trouvait si heureuse dans sa petite chambre, en sortant de l'horrible réduit des Morel, que sa tristesse éphémère se dissipait bientôt.

Cette mobilité d'impressions était si peu entachée de personnalité que, par un raisonnement d'une touchante délicatesse, la grisette regardait presque comme un devoir de faire la part des *plus malheureux qu'elle*, pour pouvoir jouir sans scrupule d'une existence bien précaire, sans doute, et entièrement

acquise par son travail, mais qui, auprès de l'épouvantable détresse de la famille du lapidaire, lui paraissait presque luxueuse.

« Pour chanter sans remords, lorsqu'on a auprès de soi des gens si à plaindre, disait-elle naïvement, il faut leur avoir été aussi charitable que possible. »

Avant d'apprendre au lecteur la cause du *premier chagrin* de Rigolette, nous désirons le rassurer et l'édifier complètement sur la *vertu* de cette jeune fille.

Nous regrettons d'employer le mot de *vertu*, mot grave, pompeux, solennel, qui entraîne presque toujours avec soi les idées de sacrifice douloureux, de lutte pénible contre les passions, d'austères méditations sur la fin des choses d'ici-bas.

Telle n'était pas la vertu de Rigolette.

Elle n'avait ni lutté, ni médité.

Elle avait travaillé, ri et chanté.

Sa *sagesse*, ainsi qu'elle le disait simplement et sincèrement à Rodolphe, dépendait surtout d'une question de *temps*... Elle n'avait pas le *loisir* d'être amoureuse.

Avant tout, gaie, laborieuse, ordonnée, l'ordre, le travail, la gaieté l'avaient, à son insu, défendue, soutenue, sauvée.

On trouvera peut-être cette morale légère, facile et joyeuse; mais qu'importe la cause pourvu que l'effet subsiste!

Qu'importe la direction des racines de la plante, pourvu que sa fleur s'épanouisse pure, brillante et parfumée!...

A propos de notre *utopie* sur les encouragements, les secours, les récompenses que la société devrait accorder aux artisans remarquables par d'éminentes qualités sociales, nous avons parlé de cet ESPIONNAGE DE LA VERTU, un des projets de l'empereur.

Supposons cette féconde pensée du grand homme réalisée...

Un de ces *vrais philanthropes*, chargés par lui de *rechercher le bien*, a découvert Rigolette.

Abandonnée, sans conseils, sans appui, exposée à tous les dangers de la pauvreté, à toutes les séductions dont la jeunesse et la beauté sont entourées, cette charmante fille est restée pure; sa vie *honnête*, laborieuse, pourrait servir d'enseignement et d'exemple.

Cette enfant ne méritera-t-elle pas, non une récompense, non un secours, mais quelques touchantes paroles d'approbation, d'encouragement, qui lui donneront la conscience de sa valeur, qui la rehausseront à ses propres yeux, qui l'*obligeront* même pour l'avenir?

Car elle saura qu'on la suit d'un regard plein de sollicitude et de protection dans la voie difficile où elle marche avec tant de courage et de sérénité.

Car elle saura que si un jour *le manque d'ouvrage* ou *la maladie* menaçait de rompre l'équilibre de cette vie pauvre et occupée qui repose tout entière sur *le travail* et sur *la santé*, un léger secours dû à ses mérites passés lui viendrait en aide...

L'on se récriera sans doute sur l'impossibilité de cette surveillance tutélaire dont seraient entourées les personnes *particulièrement dignes d'intérêt par leurs excellents antécédents*...

Il nous semble que la société a déjà résolu ce problème.

N'a-t-elle pas imaginé la *surveillance de la haute police* à vie ou à temps, dans le but d'ailleurs fort utile de contrôler incessamment la conduite des *personnes dangereuses signalées par leurs détestables antécédents*?

Pourquoi la société n'exercerait-elle pas aussi UNE SURVEILLANCE DE HAUTE CHARITÉ MORALE?

.....  
Mais descendons de la sphère des utopies et revenons à la cause du premier chagrin de Rigolette...

Sauf Germain, candide et grave jeune homme, les *voisins* de la grisette avaient pris tout d'abord son originale familiarité, ses offres de *bon voisinage*, pour des agaceries très-significatives; mais ces messieurs avaient été obligés de reconnaître, avec autant de surprise que de dépit, qu'ils trouveraient dans Rigolette un aimable et gai compagnon pour leurs récréations dominicales, une voisine serviable et *bonne enfant*, mais non pas une maîtresse.

Leur surprise et leur dépit, très vifs d'abord, cédèrent peu à peu devant la franche et charmante humeur de la grisette, et puis, ainsi qu'elle l'avait judicieusement dit à Rodolphe, ses voisins étaient fiers le dimanche d'avoir au bras une jolie fille qui leur *faisait honneur* de plus d'une manière (Rigolette se souciait peu des apparences), et qui ne leur coûtait que le partage de modestes plaisirs, dont sa présence et sa gentillesse doubleraient le prix.

D'ailleurs, la chère fille se contentait si facilement... dans les jours de pénurie elle dinait si bien et si gaiement avec un beau morceau de galette chaude, où elle mordait de toutes les forces de ses petites dents blanches; après quoi elle s'amusait tant d'une promenade sur les boulevards ou dans les passages!...

Si nos lecteurs ressentent quelque peu de sympathie pour Rigolette, ils conviendront qu'il aurait fallu être bien sot ou bien barbare pour refuser, une fois par semaine, ces modestes distractions à une si

gracieuse créature, qui, du reste, n'ayant pas le droit d'être jalouse, n'empêchait jamais ses sigisbéées de se consoler de ses rigueurs auprès de *belles moins cruelles*.

François Germain seul ne fonda aucune folle espérance sur la familiarité de la jeune fille; fut-ce instinct du cœur ou délicatesse d'esprit, il devina, dès le premier jour, tout ce qu'il pouvait y avoir de ravissant dans la camaraderie singulière que lui offrait Rigolette.

Ce qui devait fatalement arriver arriva.

Germain devint passionnément amoureux de sa voisine, sans oser lui dire un mot de cet amour.



Loin d'imiter ses prédécesseurs qui, bien convaincus de la vanité de leurs poursuites, s'étaient

consolés par d'autres amours, sans pour cela vivre en moins bonne intelligence avec leur voisine, Germain avait délicieusement joui de son intimité avec la jeune fille, passant auprès d'elle non-seulement le dimanche, mais toutes les soirées où il n'était pas occupé. Durant ces longues heures, Rigolette s'était montrée, comme toujours, rieuse et folle; Germain tendre, attentif, sérieux, souvent même un peu triste.

Cette tristesse était son seul inconvénient; car ses manières, naturellement distinguées, ne pouvaient se comparer aux ridicules prétentions de M. Giraudeau, le commis voyageur, ou aux turbulentes excentricités de Cabrion; mais M. Giraudeau, par son intarissable loquacité, et le peintre, par son hilarité non moins intarissable, l'emportaient sur Germain dont la douce gravité imposait un peu à sa voisine.

Rigolette n'avait donc eu jusqu'alors de préférence marquée pour aucun de ses trois amoureux... Mais comme elle ne manquait pas de jugement, elle trouvait que Germain réunissait seul toutes les qualités nécessaires pour rendre heureuse une femme *raisonnable*.

Ces antécédents posés, nous dirons pourquoi Rigolette était chagrine, et pourquoi ni elle ni ses oiseaux ne chantaient pas.

Sa ronde et fraîche figure avait un peu pâli; ses grands yeux noirs, ordinairement gais et brillants, étaient légèrement battus et voilés; ses traits révélaient une fatigue inaccoutumée. Elle avait employé à travailler une grande partie de la nuit.

De temps à autre, elle regardait tristement une lettre placée tout ouverte sur une table auprès d'elle; cette lettre venait de lui être adressée par Germain, et contenait ce qui suit :

« Prison de la Conciergerie.

« Mademoiselle,

« Le lieu d'où je vous écris vous dira l'étendue de mon malheur. Je suis incarcéré comme voleur... Je suis coupable aux yeux de tout le monde, et j'ose pourtant vous écrire!

« C'est qu'il me serait affreux de croire que vous me regardez aussi comme un être criminel et dégradé. Je vous en supplie, ne me condamnez pas avant d'avoir lu cette lettre... Si vous me repoussez... ce dernier coup m'accablait tout à fait!

« Voici ce qui s'est passé :

« Depuis quelque temps, je n'habitais plus rue du Temple; mais je savais par la pauvre Louise que la famille Morel, à laquelle vous et moi nous nous intéressions tant, était de plus en plus misé-

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844